HAL open science

Les cultes égyptiens à Rome, de César à Commode

Jean-Louis Podvin

To cite this version:

Jean-Louis Podvin. Les cultes égyptiens à Rome, de César à Commode . Y. Le Bohec (coord.). Rome, ville et capitale de César à la fin des Antonins, éditions du Temps, pp.395-412, 2001. hal-03271870

HAL Id: hal-03271870

https://hal.science/hal-03271870v1

Submitted on 6 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Collection dirigée par Hélène Fréchet

Agrégée d'Histoire

QUESTIONS D'HISTOIRE

ROME, VILLE ET CAPITALE

DE CÉSAR À LA FIN DES ANTONINS

Coordonné par Yann Le Bohec

Jean ANDREAU
Christophe BADEL
Agnès BÉRENGER-BADEL
Jean-Michel CROISILLE
Anne DAGUET-GAGEY
Jean Christophe DUMONT
Mireille HADAS-LEBEL
Christophe HUGONIOT
Jean-Marie LASSÈRE
Joël LE GALL
René MARTIN
Jean-Paul MOREL
Jean-Louis PODVIN
Manuel ROYO
Catherine SALLES
Jean-Louis VOISIN
Catherine WOLFF

EDITIONS

DU TEMPS

Les cultes égyptiens à Rome, de César à Commode

Jean-Louis Podvin

Jean-Louis Podvin est agrégé, docteur en égyptologie et qualifié maître de conférences. Il assure des cours d'archéologie égyptienne et d'histoire romaine à l'université du Littoral Côte d'Opale (Dunkerque et Boulogne-sur-Mer). Ses publications portent essentiellement sur les liens cultuels entre l'Égypte et l'Occident romain (Gaule, Afrique).

Dans l'Empire romain, les cultes orientaux désignent les religions à caractère polythéiste qui se sont répandues dans l'ensemble de ce vaste espace, y compris à Rome et en Italie. On en exclut donc les monothéismes juif et chrétien, même si le climat dans lequel s'est développé ce dernier se retrouve largement dans la diffusion des cultes phrygiens, syriens, iraniens et égyptiens. Dans le cadre de la question d'histoire ancienne proposée aux programmes du CAPES et de l'agrégation, nous nous proposons de faire une mise au point sur les cultes égyptiens à Rome de César à Commode.

En effet, les synthèses portant sur la religion romaine évoquent fréquemment les cultes orientaux en bloc, sans vraiment distinguer les égyptiens des autres[1], ou les traitent rapidement[2]. Il faut recourir à des ouvrages spécifiques sur les religions orientales pour disposer de chapitres sur les cultes égyptiens[3] mais ils ne se limitent pas à la ville de Rome. Les contributions essentielles du *LIMC* portent sur les différents dieux et traitent une documentation essentiellement romaine mais en provenance de tout l'Empire. L'article « Cultes isiaques » de J. Leclant[4], généraliste, constitue une bonne introduction, et on peut

---

1. Le Glay, *La religion romaine*, Paris, 1974, p. 78-83.
2. Turcan, *Rome et ses dieux*, coll. La vie quotidienne, Paris, 1998, p. 179-187.
3. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 69-94 ; Turcan, *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, 1989, p. 7-33 et p. 77-127.
4. Leclant, « isiaques (cultes) », in *Dictionnaire des mythologies*, Paris, 1981.

signaler l'ouvrage consacré à Isis de F. Dunand[1] avec des pages concernant Rome.

Sur les cultes égyptiens à Rome, il faut essentiellement recourir aux travaux considérables et novateurs de M. Malaise consacrés à l'Italie, mais dont l'accessibilité n'est pas toujours aisée : seules les grandes bibliothèques universitaires possèdent la collection des EPRO, initiée par le professeur Vermaseren[2]. Quant à sa contribution dans les *ANRW*, elle porte sur les provinces occidentales et l'Italie dont Rome[3].

Pour séduire les Romains, les cultes égyptiens ont dû s'adapter aux traditions occidentales sans pour autant perdre leur spécificité, leur originalité. Même s'ils diffèrent des cultes pratiqués en Égypte pharaonique – ils ont largement subi une *interpretatio graeca* –, on peut s'interroger sur les raisons et la manière dont ils sont arrivés à Rome, sur ce qu'étaient véritablement ces cultes, ces dieux, leurs fêtes, et enfin sur l'attitude des autorités, des écrivains, du peuple.

Nous avons retenu comme limites géographiques la ville de Rome et ses environs proches du Latium, Ostie ou Tivoli par exemple. Nous indiquerons en notes infrapaginales où il est possible de retrouver les informations utilisées dans cette courte synthèse, la bibliographie générale se trouvant en fin d'article.

Pourquoi les cultes égyptiens ont-ils séduit les Romains ?

Les cultes égyptiens correspondent à des besoins nouveaux[4]

La religion romaine traditionnelle apparaît comme froide. Civique, elle est essentiellement ritualiste, et ne suppose pas vraiment une adhésion aux croyances. En ce sens, elle ne peut satisfaire l'individu en proie au doute, d'autant que l'accroissement du nombre de citoyens d'une part, leur éparpillement dans l'Empire d'autre part, rendent plus lâches les liens entre ces citoyens et les cultes poliades.

Les contacts noués par Rome avec le bassin oriental de la Méditerranée grâce à ses conquêtes ont donc favorisé le développement, dans

1. Dunand, *Isis, mère des dieux*, Paris, 2000.
2. Malaise, « Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie », *Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire romain* (EPRO), 21, Leyde, 1972 ; *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, EPRO, 22, Leyde, 1972 ; « Documents nouveaux et points de vue récents sur les cultes isiaques en Italie », *Hommages à M.J. Vermaseren*, EPRO, 68.2, Leyde, 1978 ; et Roullet, « The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome », *EPRO*, 20, Leyde, 1972.
3. Malaise, « La diffusion des cultes égyptiens dans les provinces européennes de l'Empire romain », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 17.3, 1984.
4. Le Glay, *op. cit.*, p. 78-83 ; Cumont, *op. cit.*, p. 69-94 ; Turcan, *Les cultes orientaux...*, *op. cit.*, p. 7-33 et p. 77-127.

la capitale, de ces religions orientales, au sein desquelles se distinguent les cultes égyptiens. Ces dieux apparaissent comme universels et répondent davantage aux exigences nouvelles des Romains.

Les rites romains supposent une présence passive des citoyens, les prêtres-magistrats jouant seuls un rôle actif. À l'inverse, les cultes égyptiens permettent aux gens de participer activement, qu'ils soient prêtres, initiés ou simples fidèles. Ils sont dépaysants par les vêtements de lin blanc des prêtres et des initiés au crâne rasé, par les couronnes de fleurs. Ils sont festifs, démonstratifs et aussi bruyants : nombre d'auteurs soulignent le son des sistres, par ailleurs retrouvés en grand nombre en Italie et à Rome[1]. Les cultes égyptiens agissent donc plus sur les sens, sur l'émotion, sur l'individu. Ils favorisent des contacts directs entre le fidèle et la divinité.

À côté de cela, la rigueur qu'ils impliquent attire certains. Pour devenir isiaque, il faut respecter des règles alimentaires (abstinence de certains mets au moment de l'initiation) et vestimentaires (seuls les vêtements de lin sont admis), se lever tôt pour participer aux cérémonies, ne pas avoir de relations sexuelles à certains moments, au grand dam des amants éperdus[2]. Une dévote d'Isis n'hésite pas à casser la glace du Tibre, à s'y plonger trois fois entièrement avant de courir nue à l'*Iseum campense* s'y traîner sur ses genoux en sang[3], probablement pour racheter une faute et en tout cas parce que la déesse le lui a demandé. On est loin de l'Isis entremetteuse parfois évoquée par ses détracteurs comme lors de l'affaire de Decius Mundus (cf. *infra*).

En participant aux mystères d'Isis et d'Osiris, l'initié a l'impression de se rapprocher de la divinité et de vaincre avec elle la mort. Osiris a triomphé de la mort et le myste (le fidèle initié) peut espérer qu'il en sera ainsi pour lui. C'est là un point important de ces cultes : en même temps qu'ils proposent une interprétation du monde, ils répondent à l'angoisse métaphysique de la mort présente en chaque individu, à l'espoir d'une vie *post mortem*, au salut individuel, mais ceci suppose d'être initié.

L'initiation constitue une originalité attractive[4]

L'initiation n'est pas d'origine égyptienne. En effet, en Égypte, seul le prêtre, par ailleurs délégué du pharaon pour accomplir les rites, avait le privilège de voir le dieu ou la déesse. L'initiation en vogue

1. N. Genaille, « Le sistre Strozzi (À propos des objets cultuels isiaques en Italie) », *Bulletin de la Société française d'Égyptologie*, 77-78, 1976-1977, p. 55-67, qui mentionne plusieurs sistres romains. Certains, retrouvés dans le Tibre, attestent de la persécution de Tibère en 19.
2. Tibulle, *Élégies*, I, 3, se plaint de la continence de sa chère Délie.
3. Juvénal, *Satires*, VI, 522-526.
4. Malaise, *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.*, 230-239 ; « Contenu et effets de l'initiation isiaque », *L'Antiquité classique*, 50, 1981 ; Le Glay, *op. cit.*, p. 287-305 pour les textes.

dans le monde gréco-romain a sans doute subi une influence grecque, celle des mystères d'Éleusis, même si la marque égyptienne reste forte.

Être initié, c'était passer une étape, aller plus loin dans la communion avec la divinité, avoir un plus grand accès aux rites, et donc disposer d'une plus grande influence sur elle. Pour cela, il fallait d'abord que la déesse en ait émis le souhait, par exemple en songe pour le Lucius d'Apulée. Son ouvrage, les *Métamorphoses* ou *l'Âne d'or*, datant de la deuxième moitié du IIe siècle, constitue au livre XI le meilleur témoignage d'une initiation isiaque. Le héros, Lucius, avait été transformé en âne et c'est la déesse Isis qui lui permet, au terme du roman, de récupérer sa forme initiale, d'où son dévouement à son égard. L'initiation donnait la possibilité de participer au culte officiel alors que les non-initiés le faisaient à titre privé. L'initiation avait-elle plusieurs degrés ? En tout cas, Lucius doit se faire initier trois fois, peut-être est-ce parce qu'il voulait ensuite entrer dans le collège des pastophores.

Avant de passer à l'initiation, le candidat doit d'abord suivre une phase préinitiatique, codifiée par les textes. Après s'être purifié par l'eau du Nil (tout temple se devait de posséder ses réserves d'eau divine), il doit s'abstenir pendant dix jours de vin, de viande et des plaisirs de la table (Apulée, *Métamorphoses*, XI, 23). Puis vient la cérémonie. Après avoir reçu des cadeaux des fidèles, il est conduit, vêtu d'une robe de lin neuve, au fond du sanctuaire où se déroule l'initiation. On lui présente les dieux d'en-bas et ceux d'en-haut et il foule le seuil de Proserpine. Le lendemain, il doit porter douze robes de consécration, puis s'exposer aux fidèles sur une estrade avec une autre robe, la tête ceinte d'une couronne radiée de palmes, une torche allumée à la main. Cette initiation que Lucius reçoit à Cenchrées (Corinthe), il la réalise deux autres fois à Rome, pour Osiris et Isis, peut-être parce qu'elle était spécifique à chaque temple.

Les détails de l'initiation ne sont pas révélés par le myste. En effet, il a promis de ne rien dévoiler. Grâce à elle, l'initié peut atteindre l'immortalité, comme Osiris qui a vaincu la mort. En Égypte même, tout défunt qui avait respecté les préceptes divins pouvait espérer devenir un nouvel Osiris. Sans doute l'initiation va-t-elle dans ce sens, puisque le myste foule le seuil de Proserpine (c'est-à-dire la mort) au cours de l'initiation. Les douze robes qu'il revêt correspondent aux douze heures de la nuit que parcourt Osiris, assis dans sa barque funéraire, dans le monde des morts (la *Douat* des Égyptiens) avant de réapparaître victorieux le lendemain matin, d'où la couronne radiée et la torche.

Les prêtres sont des exemples et des directeurs de conscience[1]

À Rome, Isis et Sérapis avaient chacun leur propre clergé mais c'est celui d'Isis qui est le mieux connu grâce à Apulée (*Métamorphoses*, XI, 8-17) et à Porphyre (*De Abstinentia*, IV, 8) et que nous développons ici.

Au sommet de la hiérarchie, se trouve le grand prêtre ou ***sacerdos***. Chez Apulée, il sert d'intermédiaire entre la divinité et les fidèles, Lucius en l'occurrence. Il est secondé par des **prophètes** (« serviteurs du dieu »), comme en Égypte. Ceux-ci ont des fonctions économiques, comme la gestion des revenus du temple, et religieuses car ils doivent savoir lire les livres sacrés. Les prophètes portent aussi l'eau du Nil dans des hydries ou des œnochoés lors des processions. Viennent ensuite les **(hiéro)stolistes** chargés de vêtir, coiffer, parer de ses bijoux la statue de la déesse, et de garder les ornements entre les cérémonies. Pour ce faire, ils peuvent pénétrer dans le saint des saints. L'***hiérogrammate*** ou ***grammateus*** est considéré comme un scribe sacré, capable de lire les textes en hiéroglyphes. L'**horoscope** tient une palme et l'horloge : il est censé connaître les livres hermétiques, et c'est lui qui détermine l'heure des cérémonies. Enfin, le **chantre** ou chef de chorale récite des hymnes, c'est lui qui se lamente ou se réjouit en fonction de la liturgie, provoquant les pleurs ou les cris des sectateurs (membres de la « secte »), comme cette Délie dont Tibulle (*Élégies*, I, 3) écrit qu'elle chante deux fois par jour les hymnes en l'honneur d'Isis. Peut-être faut-il aussi classer parmi cette catégorie supérieure les **lychnophores**, porteurs de lampes en forme de navire.

Au-dessous de ces prêtres considérés comme supérieurs, se trouvent ceux de rang inférieur. Parmi eux, on peut citer les **pastophores** (« porteurs de rideaux »), dont Lucius fit partie après ses initiations, afin de ne plus être mélangé aux autres disciples. On les confond parfois avec les **naophores**, porteurs des chapelles sacrées contenant les statues divines, alors que M. Malaise[2] y voit plutôt des concierges préposés à l'ouverture du sanctuaire lors des cérémonies. D'autres personnages comme les ***hypourgoi*** étaient chargés des aspects strictement matériels du culte. Des fidèles pouvaient les aider, comme les ***pausarii***, chargés de porter les statues des dieux.

Tous ces prêtres se distinguaient par l'absence de barbe et le crâne rasé, les vêtements de lin et les sandales en papyrus ou en fibres de palmier. Leur origine, servile ou ingénue, romaine ou pérégrine, ne semble pas avoir joué.

Des femmes appartenaient à ce clergé, elles aussi vêtues en lin blanc mais d'une robe et d'un châle frangé noué sur la poitrine par le fameux nœud isiaque. Cette présence des femmes traduit une égyptianisation

1. Malaise, *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.*, p. 113-143.
2. *Ibid.*, p. 128-129.

certaine de ces cultes sous l'Empire, alors qu'à leur arrivée ils étaient plus hellénisés.

À la différence des prêtres des cultes romains, ceux des égyptiens étaient aussi des directeurs de conscience qui s'occupaient de leurs fidèles, ce qui en faisait une activité prenante même si certains d'entre eux étaient aussi magistrats municipaux ou prêtres d'autres dieux. Cela renforçait aussi leur influence morale sur les fidèles et pouvait constituer un danger pour les autorités, comme ce fut le cas pour le christianisme.

En quoi consistaient les cultes égyptiens ?

Les dieux honorés appartiennent à la famille isiaque[1]

Les dieux égyptiens sont arrivés à Rome en deux phases : la première d'origine grecque à la fin de la République, la seconde en provenance directe d'Égypte, surtout à partir du IIe siècle de notre ère, en relation avec l'accroissement des échanges commerciaux (aménagement d'Ostie sous Trajan). Ils sont largement honorés en Italie puisqu'ils sont les premiers en nombre d'inscriptions découvertes, devant Cybèle, Attis et Mithra.

Sérapis[2] est un dieu créé par Ptolémée Ier en Égypte, à la fin du IVe siècle avant notre ère. Ce souverain, successeur d'Alexandre au pays des pharaons, décida de créer une divinité conciliant les traditions égyptienne et grecque en la personne de Sérapis. Le nom vient d'Osiris-Apis, alliance du dieu des morts Osiris et du taureau Apis. C'est donc l'Apis devenu Osiris dans l'Au-Delà. On le représente comme un personnage barbu, aux cheveux longs, coiffé d'un boisseau (*modius* en latin, *calathos* en grec). Ses vêtements sont typiquement grecs, à savoir un *chiton* (tunique), parfois un *himation* (manteau). C'est un dieu à caractère funéraire, à l'instar de Pluton à qui il emprunte nombre de caractéristiques comme les traits, la chevelure, le chien Cerbère, mais aussi un dieu de la fertilité : le boisseau est rempli de céréales ou de grappes de raisin. Cela le rapproche d'Osiris, à la fois dieu funéraire comme son mythe le rappelle et dieu de fertilité, de la renaissance après l'inondation. Ses épiclèses (épithètes divines) insistent sur son aspect souverain (*megas*). Il est souvent associé à Sol ou à Jupiter. Le type iconographique de Sérapis trônant, tenant de la main gauche son sceptre et posant la dextre sur Cerbère, aurait été créé par le sculpteur Bryaxis.

1. Malaise, *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.*, p. 158-216 ; « La diffusion des cultes égyptiens dans les provinces européennes de l'Empire romain », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 17.3, 1984 ; Leclant, « isiaques (cultes) », *op. cit.*
2. Leclant, Clerc, *s.v.* « Osiris » et « Osiris Kanopos », *LIMC*, 1994.

Isis[1], quant à elle, est totalement d'origine égyptienne. C'est l'épouse fidèle d'Osiris en Égypte, d'Osiris ou de Sérapis à Rome. Elle brave tous les dangers pour retrouver les morceaux de son mari tué et dépecé par Seth[2]. C'est aussi la mère par excellence, qui tient souvent son fils Harpocrate (Horus l'enfant) sur son sein en tant qu'Isis *lactans*. Chez les Grecs et les Romains, elle a subi une *interpretatio graeca* ou *romana* mais on ne sait pas qui a créé son modèle iconographique. Elle abandonne alors sa tunique serrée et sa coiffe pour un *chiton*, un *himation* et parfois une *stola*, nouée par le nœud isiaque, comme sur les lampes à huile retrouvées en Italie. Elle est coiffée du *basileion*, composé de deux cornes de vache enserrant un disque solaire surmonté de deux hautes plumes, ce qui lui conserve un caractère égyptien même si cette coiffe est de taille réduite. Elle tient le sistre et la situle. Ses épiclèses sur les documents épigraphiques, qui ne sont pas toujours datables précisément, font d'elle une déesse dominatrice : Isis *domina* (maîtresse), Isis *regina* (reine), Isis *augusta*, Isis *invicta*. Elle peut apporter la fertilité en Isis *frugifera* ou la félicité en Isis *fortuna* (elle tient alors le gouvernail et la corne d'abondance), protéger les marins en Isis *pelagia*. C'est *una quae est omnia*, Isis *myrionyme* (aux noms innombrables). Tibulle évoque aussi son aspect salvateur lorsqu'il l'exhorte à guérir Délie (*Élégies*, I, 3).

Isis et Sérapis sont les deux dieux égyptiens les plus couramment évoqués dans les inscriptions. À Rome et dans le Latium, 50 % des inscriptions (environ 200) concernent Isis contre 40 % Sérapis, et ce alors que la déesse est plus « dépaysante » que le dieu, très hellénisé. Le reste des inscriptions concerne Osiris, Harpocrate, Anubis, Nephthys ou Bubastis (une des formes d'Isis, en relation avec la déesse chatte Bastet).

Osiris[3], bien qu'à l'origine de Sérapis, était beaucoup moins présent à Rome. Pourtant, on célébrait avec faste l'*inventio Osiridis*, et Lucius se fait initier à ses mystères. Une *mansio* est édifiée pour lui et Isis, preuve qu'il reste, même à Rome, l'époux d'Isis. Cela témoigne d'une réelle égyptianisation de ces cultes, au départ très hellénisés. Il demeure momiforme, coiffé de la couronne *atef*, composée de la couronne blanche de Haute Égypte flanquée de deux plumes latérales et rehaussée du disque solaire. Il tient d'une main le sceptre *hekat* et de l'autre le fouet *nekhekh*.

La forme d'**Osiris Canope**[4], en relation avec le Nil, est beaucoup plus hellénisée : c'est alors un vase contenant l'eau du fleuve surmonté de la tête divine. Un exemplaire importé d'Égypte a été trouvé sur

1. Tran tam Tinh, *s.v.* « Isis », *LIMC*, 1990.
2. Plutarque, *De Iside et Osiride*.
3. Leclant, Clerc, *s.v.* « Sérapis », *LIMC*, 1994.
4. Leclant, Clerc, *s.v.* « Osiris Kanopos », *LIMC*, 1994.

l'Esquilin, deux autres dans la villa Hadriana de Tivoli, alors que d'autres « romanisés » sont figurés sur des colonnes de l'*Iseum campense*, portés par des prêtres. Le premier type mettrait plus en valeur son aspect funéraire alors que le second insisterait sur le caractère hydriaque.

Harpocrate[1], quand il n'appartient pas au groupe Isis *lactans*, est figuré nu, de petite taille, coiffé d'un petit *pschent* (couronne de Haute et Basse-Égypte) ou d'un bouton de fleur de lotus. On le reconnaît aussi à deux caractéristiques très égyptiennes, la mèche de l'enfance et l'index droit porté à la bouche. À Rome et Ostie, le fils posthume d'Osiris, qui peut être assimilé à Éros, apparaît comme le troisième membre de la famille isiaque, ce qui n'est pas le cas ailleurs en Italie ou dans l'Empire.

Anubis[2], qui avait aidé Isis à réaliser la momification d'Osiris dont il était peut-être le fils adultérin, conserve à Rome sa tête zoomorphe. Cela choque d'ailleurs les conservateurs romains, qui vilipendent le cynocéphale ou l'aboyeur. L'importance du culte d'Anubis s'explique probablement par l'arrivée des cultes égyptiens par la Grèce, Délos en particulier, où le rôle du cynocéphale était considéré comme important. En revanche, à Alexandrie, sa place était réduite. Peut-être faut-il aussi y voir le côté funéraire des cultes égyptiens, très développé en Italie.

Nous mettons à part **Ammon**[3] qui, bien que d'origine égyptienne, n'appartenait pas à la famille isiaque.

Le culte quotidien et les fêtes

En ce qui concerne le culte quotidien, les stolistes devaient vêtir et parer la statue de ses bijoux avant qu'elle soit exposée. On ouvrait les portes du naos et le prêtre versait l'eau du Nil – ou censée en provenir – en même temps qu'il réalisait des fumigations d'encens, tout en récitant des formules magiques. Les initiés avaient, eux aussi, le droit de vénérer la statue, ce qui était impossible en Égypte où seuls les prêtres y avaient accès. Des hymnes étaient chantés à cette occasion. Il se peut qu'on offrait aussi, comme en Égypte, de la nourriture à la divinité.

À la huitième heure du jour, s'opérait la fermeture du naos, avec une cérémonie écourtée. C'est l'horologue qui déterminait le moment de cette fermeture, grâce à des clepsydres dont certaines furent retrouvées *in situ* à l'*Iseum campense*.

Outre ce culte quotidien, des fêtes rythmaient l'année liturgique des isiaques. L'*inventio Osiridis* est une des plus importantes. Fête officielle depuis Caligula, elle est d'origine égyptienne et rappelle la mort d'Osiris puis la quête de son épouse, Isis, afin de retrouver les morceaux de son corps démembré par son frère Seth. Celui-ci, jaloux de la prééminence d'Osiris, l'avait invité à un repas au cours duquel il présenta un coffre à la taille – très grande – d'Osiris. Il le promit en cadeau à celui qui l'emplirait parfaitement. Quand Osiris l'essaya, les conjurés refermèrent le coffre. Seth se chargea ensuite de le faire disparaître dans le fleuve, puis, après qu'Isis l'eut retrouvé, le découpa en quatorze morceaux. C'est cette quête des morceaux de son mari démembré qui fut fêtée. Isis les retrouva, réussit par ses talents de magicienne à être fécondée par Osiris qui est ensuite momifié par Anubis. La fête dure du 28 octobre au 3 novembre : elle évoque la mort d'Osiris avec le deuil, les pleurs ; la quête d'Isis, avec l'espoir ; leur découverte et la joie, les cris, les hymnes.

Le *Navigium Isidis*[1] constituait l'autre grande fête, d'origine grecque. Elle se déroulait le 5 mars, et correspondait au début de la période de navigation en Méditerranée. Des personnages déguisés précédaient des femmes portant des couronnes de fleurs et en parsemant le sol, des chanteuses et des musiciennes, des initiés secouant bruyamment leurs sistres, un lychnophore, un naophore, d'autres prêtres portant une palme, un caducée, une situle, puis les dieux : Anubis (ou plutôt un anubophore, personnage affublé d'un masque d'Anubis), Isis-Hathor, et enfin le grand prêtre. Le cortège se rend au port bénir un navire immédiatement affrété, puis c'est le retour au temple où le grand prêtre prononce des vœux en l'honneur de l'empereur, du Sénat, de l'ordre équestre et du peuple romain, mais aussi des marins avant d'annoncer, en grec, l'ouverture de la navigation.

Des reposoirs étaient utilisés lors de ces processions, comme en Égypte : ainsi, le *corpus pausariorum et argentiariorum* édifie une *mansio* à Isis et Osiris dans l'*Urbs*.

D'autres fêtes existaient encore, comme les *Pelusia* le 24 mars, en l'honneur d'Harpocrate, les *Serapeia* le 25 avril pour Sérapis, et les *Lychnapsia* (fête des lampes) le 12 août.

Des lieux de culte nombreux[2]

Dans le Latium, M. Malaise inventorie vingt-sept sites dont vingt-deux assurés, soit un sixième des sites italiens[3]. Outre Rome, ils sont installés le long de la côte et dans la banlieue, près des voies de com-

1. Tran tam Tinh, *s.v.* « Harpocrate », *LIMC*, 1988.
2. Leclant, *s.v.* « Anubis » (*LIMC*), 1981.
3. Leclant, « isiaques (cultes) », *op. cit.*

1. Apulée, *Métamorphoses*, XI, 8-17.
2. Roullet, *op. cit.* ; Malaise, « Inventaire préliminaire... », *op. cit.* ; *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.* ; « La diffusion des cultes égyptiens... », *op. cit.*
3. Pour sa part, R.A. Wild, « The Known Isis-Serapis sanctuaries of the Roman Period », *ANRW*, II, 17.4, 1984, p. 1739-1851, n'en retient que quatre, trois à Rome (Champ de Mars, Regio III, Sainte Sabine, p. 1811-1817) et un à Ostie (p. 1801-1805).

munication. Certains correspondent à des sanctuaires privés (*Iseum Metellinum*), d'autres sont dus à des *collegia* (*Iseum* du Capitole), les derniers ont un statut quasi officiel, comme l'a montré M. Le Glay dans un article sur l'implantation des sanctuaires orientaux à Rome.

À Rome même, plusieurs temples furent construits en l'honneur d'Isis et Sérapis. Le plus célèbre d'entre eux est l'*Iseum campense*, dont la façade est représentée sur le revers d'un sesterce de Vespasien[1]. Ce temple est entouré d'un mur d'enceinte, comme c'était le cas en Égypte. Une cour séparait l'*Iseum*, au nord, du *Serapeum*, au sud. Dans cette cour se dressaient l'obélisque de Domitien qui avait relevé le temple après un incendie, ainsi que des statues allégoriques du Tibre et du Nil.

Le *Serapeum* a une forme semi-sphérique (exèdre), rappelant peut-être l'hémicycle du grand *Serapeum* de Memphis. Une niche en abside, au centre du demi-cercle, abritait la statue divine, alors que d'autres absides, moins profondes, accueillaient celles des *sunnaoi theoi*.

L'*Iseum* présente une forme rectangulaire. La position exacte du sanctuaire au sein de l'ensemble est discutée entre Malaise (sud) et Roullet (nord). Il se trouvait à une des extrémités nord ou sud, et on y accédait par cinq marches : il est donc sur un podium, comme les temples romains. Si l'on suit le sesterce de Vespasien, le temple présente quatre colonnes en façade surmontées d'une architrave avec disque solaire au centre, et un tympan cintré décoré d'une Isis chevauchant le chien Sirius-Sothis, au milieu de six étoiles. La statue de la déesse se trouvait dans le naos de ce sanctuaire. Un dromos ou couloir d'accès constitué de sphinx, lions, statues et petits obélisques y menait, et favorisait la procession des fidèles. Des colonnes à chapiteaux campaniformes présentaient des fûts dont certains en granit importé d'Égypte, décorés de prêtres.

L'*Iseum* du Capitole était probablement plus ancien. On en a des traces dès la fin de la République. C'est là qu'un autel détruit par le Sénat est aussitôt relevé par des fidèles, et on connaît un prêtre d'Isis capitoline à cette époque[2]. C'est aussi là que Domitien se réfugia quand les Vitelliens le cherchaient pour le tuer, en 69, et d'où il s'échappa déguisé en isiaque (Suétone, *Domitien*, I). Sa localisation exacte est inconnue.

Un temple d'Isis devait exister sur le Caelius, mais là encore nous ne connaissons pas son emplacement exact. C'est peut-être celui d'Isis *Metellinum*[3], qui devait être une chapelle de particulier.

1. R. Turcan, *Les cultes orientaux...*, *op. cit.*, pl. IX.
2. F. Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, Paris, 1994, p. 35.
3. C'est l'avis de Malaise, « Inventaire préliminaire... », *op. cit.*, p. 167-171 ; Coarelli, *op. cit.*, p. 127 le place dans la IIIe région.

La IIIe région de Rome portait le nom d'Isis et Sérapis à la fin de l'Empire, probablement en raison de l'existence d'un temple. Il est sur l'Oppius, sur le versant sud-est, et devait être la réplique de l'*Iseum campense*.

Sur l'Aventin, à l'emplacement de la future église Sainte-Sabine, on a retrouvé une salle décorée de peintures rappelant le mythe d'Osiris, ainsi que des graffiti d'isiaques. Elle fut transformée au IIIe siècle en établissement thermal. C'est peut-être le siège d'une confrérie isiaque[1].

Sur l'Esquilin, se dressait un temple d'Isis *patricia*. Sur le Quirinal, le temple de Sérapis date de Caracalla : il fut détruit sous Justinien et certains de ses éléments servirent à la construction du palais Farnèse et de Sainte Sophie de Constantinople. Près des thermes de Caracalla, se trouvait aussi un temple d'Isis *Athenodoria*.

L'*Aula Isiaca*, sur le Palatin, est de nature différente. Elle est décorée de symboles égyptiens, comme la couronne *atef* d'Osiris, des *uraei* (cobras royaux), disques solaires. Paradoxalement, le type de décoration l'assimile au tout début de l'Empire, sous Auguste, qu'on ne peut suspecter d'attirance isiaque. Il s'agit plutôt ici de thèmes décoratifs.

Dans le même ordre d'idées, la *Villa Hadriana*, édifiée à Tivoli (Tibur) au deuxième siècle par l'empereur philhellène, présente un aspect égyptisant très marqué. Le Canope, nom du canal de 120 m sur 18 aménagé dans une dépression naturelle, est agrémenté de statues allégoriques du Nil et du Tibre (vieillards barbus allongés), de crocodiles. À son extrémité, un *Serapeum* à exèdre semi-circulaire semble le fermer[2].

À Porto, un temple date du début de l'Empire. À Ostie, un temple de Sérapis est de l'époque d'Hadrien[3]. Construit en briques sur un podium, il était décoré de scènes nilotiques en mosaïque. Un *pronaos* précède la *cella* rectangulaire, au fond de laquelle se trouvait la statue divine. Une dédicace à Jupiter Sérapis et plusieurs statues *in situ* confirment l'attribution du temple. Un *Iseum* non encore localisé se trouvait aussi à Ostie. Enfin, un temple fut édifié par Marc Aurèle à Hermès-Hermanubis[4].

De manière générale, ces bâtiments sont de style gréco-romain alors que leur esprit, reconnaissable par le mur d'enceinte, la cour, le dromos, le bassin d'eau, est égyptien. Des parties de monuments ont été importées d'Égypte (colonnes de porphyre ou de granit), mais d'autres ont été créées sur place (éléments en marbre) peut-être par des artisans égyptiens.

1. Malaise, « Inventaire préliminaire... », *op. cit.*, p. 225-227.
2. F. Coarelli, *op. cit.*, p. 300.
3. *Ibid.*, p. 321.
4. Un *Hermeum* existait aussi à Rome sur le Palatin puisque c'est là que Claude se réfugia à la mort de Caligula, de peur d'être tué, Suétone, *Claude*, X.

Les réactions face à ces cultes

L'attitude des autorités ne les favorise guère

C'est sous Sylla que le premier culte organisé d'Isis est attesté à Rome par la présence de pastophores (Apulée, *Metamorphoses*, XI, 30). Il existait déjà depuis le siècle précédent en Campanie (Pouzzoles, Pompéi), probablement amené par les marchands déliens où ce culte avait fleuri. On estime d'ailleurs que le sac de Délos sous Sylla en 88 av. J.-C. favorisa son développement à Rome. Peut-être existait-il à Rome de manière embryonnaire au milieu du IIe siècle avant notre ère[1].

À plusieurs reprises en 59, 58, 53, le Sénat ordonne la destruction d'autels isiaques installés illégalement sur le Capitole : ces représailles s'expliquent par le fait que les isiaques se sont compromis avec les agitateurs populaires, comme Clodius. On entend alors parler de Sérapis, d'Anubis, d'Harpocrate en plus d'Isis. À chaque fois, le peuple redresse rapidement et avec force ces chapelles privées.

En 50 et 48, il est même décidé de la destruction du temple d'Isis et Sérapis. Les ouvriers hésitent à s'acquitter de cette tâche, et c'est le consul L. Aemilius Paulus qui doit montrer l'exemple et entamer cette démolition.

César prend le pouvoir en 49 : c'est le début de la guerre civile. Il se rend ensuite en Égypte, à la poursuite de Pompée. Tombé sous le charme de Cléopâtre, il la ramène à Rome, au grand dam de Cicéron (*Atticus*, XV, 15). Cette présence de la reine d'Égypte pendant un an et demi dynamisa peut-être le développement des cultes égyptiens, mais rien au sommet de l'État ne fut clairement entrepris en leur faveur : la dissolution des *collegia* les concerne comme les autres associations religieuses. Cléopâtre quitte l'Italie après l'assassinat du dictateur aux ides de mars 44. Les triumvirs Octave, Antoine et Lépide décident cependant d'élever en commun et officiellement un temple aux dieux alexandrins, Isis et Sérapis, l'année suivante. En fait, ce temple ne sortit peut-être pas de terre, les rapports se dégradant rapidement entre les triumvirs, à moins que ce ne soit l'*Iseum campense*.

Devant le développement d'une nouvelle guerre civile avec Antoine et Cléopâtre, Octave combat aussi, dans un réflexe nationaliste, les dieux égyptiens. Virgile (*l'Énéide* VIII, 698) y voit l'opposition entre Neptune, Vénus ou Minerve et les monstres de dieux, dont l'aboyeur Anubis. C'est pourquoi, après sa victoire, Octave interdit les cultes égyptiens à Rome : en 28, ils sont proscrits à l'intérieur de l'espace

1. G. Lafaye, « L'introduction du culte de Sérapis à Rome. P. Cornelius Scipio Nasica Serapio », *Revue de l'Histoire des Religions*, 1885.1, p. 327-329.

sacré de Rome, le *pomœrium*. Sept ans plus tard, en 21, Agrippa, le bras droit d'Octave devenu Auguste, étend l'interdiction à un mille autour du *pomœrium* peut-être à la suite de troubles urbains.

Cette politique augustéenne s'inscrit dans le cadre d'une restauration des cultes traditionnels. Elle est poursuivie par Tibère qui intervient durement contre les isiaques. En 19 de notre ère, il ordonne la destruction de l'*Iseum* du Champ de Mars, fait jeter au Tibre la statue de la déesse et brûler les vêtements et objets sacrés (Suétone, *Tibère*, 36) profitant en cela d'un scandale. Un chevalier, Decius Mundus, voulant séduire la matrone vertueuse Paulina, adepte du culte isiaque, s'entend avec des prêtres pour la convaincre de passer la nuit au temple où Anubis s'unirait à elle. En fait d'Anubis, c'est Decius Mundus qui, caché sous un masque, la possède. Les deux s'en répandent ensuite, d'où l'intervention de Tibère, à la demande du mari bafoué, Saturninus (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, chap. 65 *sq.*). On comprend mieux le terme d'entremetteuse dont Juvénal affuble Isis (Juvénal, *Satires*, VI, 489), mais c'est le fait d'un auteur très hostile aux cultes égyptiens.

Caligula, successeur de Tibère, est surtout l'arrière-petit-fils d'Antoine. Ce fait explique peut-être son attitude plus favorable aux dieux égyptiens. Il fait reconstruire l'*Iseum* du Champ de Mars (donc toujours hors du *pomœrium*) et inscrire les fêtes d'Osiris dans le calendrier romain. Il est lui-même initié aux mystères de la déesse et il consacre sa fille Julia Drusilla à l'égyptienne, c'est-à-dire qu'il la présente aux temples et la confie à une déesse, Minerve en l'occurrence, pour son éducation.

On ne sait pas grand chose de Claude et Néron, même si l'entourage de ce dernier est marqué par l'isiasme, en la personne de Poppée, son épouse, et de Balbillus, préfet d'Égypte et conseiller. En revanche, un des empereurs éphémères de 68-69, Othon, « célébra publiquement le culte d'Isis, en habit de lin, suivant les rites » (Suétone, *Othon*, 12) avant d'accéder au pouvoir. Rappelons que Poppée fut l'épouse d'Othon avant de devenir celle de Néron.

Vespasien est proclamé empereur le 1er juillet 68 à Alexandrie, et il s'intéresse fort logiquement à Sérapis, dont certains soulignent le rôle au moment de son accession au pouvoir, et à Isis. D'ailleurs, avant de célébrer son triomphe sur la Judée, il passe la nuit avec son fils aîné, Titus, à l'*Iseum Campense* de Rome. Son autre fils, Domitien, qui avait échappé aux griffes des Vitelliens et à la mort en décembre 69 en s'enfuyant du Capitole déguisé en isiaque, fit rebâtir ce même *Iseum* ravagé en 80 par un incendie. L'empereur figure en pharaon sur un obélisque dressé pour l'occasion.

Après la période faste des Flaviens, celle des Antonins apparaît plus terne. Trajan mène une politique neutre. Hadrien est fasciné par

l'Égypte – son mignon, Antinoüs, se noie dans le Nil – mais cela ne semble pas avoir de conséquences à Rome même si ce n'est dans la *Villa Hadriana* de Tivoli, toute proche. Marc Aurèle a bien recours aux services de mages égyptiens lors d'une campagne en Bohême (une pluie miraculeuse sauva une légion), mais on sait peu de chose sur sa politique à Rome, sinon qu'il érige un temple décoré de bas-reliefs à l'égyptienne. Son fils, Commode, marque un apogée pour les cultes égyptiens. Il fait de Sérapis le *conservator Augusti* et le figure sur les monnaies impériales, l'associant ainsi à la propagande impériale. Le crâne rasé, on le voit participer à des processions isiaques, tenir le masque d'Anubis et même en frapper ses condisciples (*Histoire Auguste*, Commode, 9, 4).

Sous les Sévères, les cultes isiaques sont encore à l'honneur, Septime Sévère n'hésitant pas à être représenté en Sérapis et Caracalla lui érigeant un temple sur le Quirinal, pour la première fois à l'intérieur du *pomœrium*. Désormais, les cultes égyptiens ne sont plus considérés comme des cultes étrangers, comme aux deux premiers siècles de l'Empire, mais ils deviennent des cultes d'État.

Les écrivains portent généralement un regard sévère sur ces cultes[1]

L'attitude des écrivains est largement tributaire de celle des autorités. Dans l'ensemble, les auteurs conservateurs s'opposent violemment à ces cultes. Virgile, qui appartient au cénacle de Mécène, dénonce « la foule monstrueuse de ses dieux et l'aboyeur Anubis » quand il évoque la bataille d'Actium et Cléopâtre. Tibulle (*Élégies*, I, 7) évoque brièvement Osiris et le Nil. Juvénal (*Satires*, XV) dénonce l'adoration envers des animaux : « Les uns adorent le crocodile, les autres sont effrayés devant l'ibis [...], des villes entières révèrent, ici, des chats, là, le poisson du fleuve, là, le chien », ou envers des végétaux : « C'est un sacrilège que d'outrager, en y mettant la dent, le poireau et l'oignon. Dévotes populations, dont les divinités poussent dans les jardins ! »

On comprend que ces comportements, trop étrangers aux Romains, ne pouvaient les intéresser. En fait, c'est une religion transformée, passée par la « douane d'Alexandrie » qui séduisit un certain nombre d'entre eux.

Sénèque critique sa présence à Rome :

> Quand un individu, secouant le sistre, ment par ordre [...] quand un vieillard vêtu de lin, brandissant un laurier et une lampe en plein jour proclame que quelqu'un des dieux est en colère, vous accourez, prêtez l'oreille et [...] vous affirmez que cet homme est divinement inspiré[1].

1. Malaise, *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.*, p. 244-251 ; Turcan, *Rome et ses dieux*, *op. cit.*, p. 179-187.

Rappelons que les sistres et les lampes font partie de la panoplie isiaque.

On constate donc une réaction double des Romains qui encensent, à l'instar des Grecs avant eux, la science et la culture égyptiennes mais semblent rejeter en bloc leurs « superstitions », probablement car elles menacent le *mos maiorum*, la tradition essentielle pour eux, et ressemblent à une déferlante dont il faut se protéger.

C'est une vision très différente, plus positive, que nous présente Apulée dans les *Métamorphoses* ou *l'Âne d'or*, au IIe siècle, avec la description d'une initiation isiaque.

Mais des adeptes de plus en plus nombreux les rejoignent

On l'a vu, ce sont plutôt les couches populaires qui sont sensibles aux cultes égyptiens au Ie siècle avant notre ère. Elles n'hésitent pas à redresser les autels renversés par les autorités. Alors que le culte isiaque est proscrit du *pomœrium* par Auguste, des chapelles privées y sont cependant érigées.

Pour connaître les adeptes des cultes égyptiens à Rome ou ailleurs, on doit essentiellement se fier aux documents épigraphiques. Dans la capitale, à Ostie et en général dans le Latium, la moitié des témoignages épigraphiques sont dus à des Gréco-orientaux. Ceux-ci sont majoritairement d'origine servile (ils constituent la moitié du nombre des esclaves ou affranchis contre seulement 15 % des ingénus). Sans doute faut-il y voir l'importance des esclaves dans la capitale mais aussi le fait que cette religion apparaît égalitaire et séduit donc davantage les plus humbles que les nantis.

En fait, de nombreux esclaves impériaux étaient d'origine orientale et certains pouvaient porter des noms théophores. On sait aussi que certains serviteurs appartenaient aux clergés égyptiens ou en étaient proches, comme ce Crescens, esclave de Titus, mari d'une prêtresse de Bubastis (forme d'Isis-Bastet), ou encore cet autre, de Galba, prêtre d'Isis *pelagia*. Rappelons que ces Gréco-orientaux ne sont pas forcément égyptiens. Un très petit nombre d'entre eux porte d'ailleurs un nom théophore du type Sarapion ou Harpocrate. Malaise[2] rappelle à juste titre qu'un nom théophore traduit surtout les idées religieuses des parents ou des maîtres. Ainsi, le grand prêtre dans le roman d'Apulée s'appelle Mithra !

1. *De vita beata*, 26, 8.
2. Malaise, *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.*, p. 28-29.

En 19, Tibère prit des mesures contre les Juifs et les isiaques, n'hésitant pas à exiler quatre mille affranchis en Sardaigne (mais quelle est la proportion des Juifs et des isiaques ?) et exigeant la renonciation à leurs pratiques par les ingénus, au rang desquels figuraient certainement des citoyens. Dans ce contexte de prosélytisme égyptien, Pline l'Ancien déplore que tout le monde, même les hommes, porte au doigt l'image d'Harpocrate ou des dieux égyptiens (*Histoire naturelle*, 33, 41).

Dans le Latium et à Rome, les adeptes d'Isis sont, d'après les inscriptions, pour plus des deux tiers, porteurs de noms latins, alors que ceux de Sérapis, par ailleurs moins nombreux, sont aux trois quarts gréco-orientaux. Isis séduit donc plus les autochtones alors que Sérapis recrute parmi les affranchis, commerçants orientaux, nombreux dans la capitale et à Ostie. Cet intérêt de certains citoyens romains (on peut déduire leur statut par les *tria nomina* qu'ils sont, en droit, les seuls à pouvoir porter) envers les cultes égyptiens ne pouvait d'ailleurs qu'inquiéter les autorités.

En ce qui concerne les professions, on peut citer un *actor*, Onesimus, à Rome, dédiant un autel à Sérapis et à Isis, ou des marchands, plus nombreux. En effet, la plupart des sanctuaires isiaques se situent dans les carrefours commerciaux au premier rang desquels on peut citer Rome, Ostie, Porto. En revanche, à Rome, on ne peut mettre en avant les soldats, comme on le fait trop souvent[1].

À Pompéi, les isiaques jouent un véritable rôle dans la vie municipale : ils n'hésitent pas à inscrire sur les murs de la ville en faveur de qui ils appellent à voter. Les choses sont différentes à Rome, sans doute parce que le poids du pouvoir central y est beaucoup plus pesant : les fonctionnaires n'y apparaissent guère parmi les isiaques aux deux premiers siècles de notre ère. On compte peu de chevaliers parmi eux, plus de sénateurs mais plutôt aux IIIe-IVe siècles.

Les femmes jouent un rôle non négligeable. D'une manière générale, elles représentent plus du quart des inscriptions isiaques d'Italie[2]. C'est par elles que les cultes arrivent dans les couches supérieures de la société. Isis est en effet vénérée par des dames de la haute société, au désespoir de leurs amants comme en témoignent Properce et Tibulle : « Que me valent, Délie, ton Isis à présent, les sistres tant de fois frappés de ta main, et toute ta piété, tes bains qui purifient, et, j'en ai souvenance, ton lit chaste[3] ? » La matrone Paulina, évoquée à propos

1. Malaise, *Les conditions de pénétration...*, *op. cit.*, p. 94, récemment confirmé par Y. Le Bohec, « Isis, Sérapis et l'armée romaine sous le Haut-Empire », *De Memphis à Rome. Actes du premier colloque international sur les études isiaques de Poitiers*, (dir. L. Bricault), Leyde, 2000, p. 129-145. Il montre que les choix des soldats se portent davantage sur des cultes collectifs que sur les dévotions individuelles.
2. Malaise, « Documents nouveaux... », *op. cit.*, p. 1642.
3. Tibulle, *Élégies*, I, 3.

de la répression de Tibère appartient à la classe sénatoriale. Poppée fait partie du même monde, comme M. Salvius Otho, son mari avant qu'elle épouse Néron.

Les croyants étaient organisés en associations religieuses (*collegia*), plusieurs fois interdites sous l'Empire, avec toute l'organisation traditionnelle qui s'y rattache (directeur, trésorier...). Le collège des pastophores à Rome a même une curie de décurions, en poste pendant cinq ans.

Les adeptes réalisent des offrandes à leurs dieux sous forme de statues de dieux, de sphinx, ou en nature : Juvénal (*Satires*, VI, 539-541), particulièrement hostile aux dieux égyptiens, rapporte qu'en ayant reçu une oie grasse ou un mince gâteau, Osiris peut se laisser corrompre !

Outre les adeptes, on peut évoquer les sympathisants, que Sénèque vitupère (*De vita beata*, 26, 8) car ils s'émeuvent du spectacle de la mort et de la résurrection d'Osiris et entretiennent de leurs dons les isiaques.

Conclusion : à la veille d'un premier apogée

Après les premiers témoignages de la fin de la République, les cultes égyptiens s'installent progressivement à Rome, transgressant les interdictions régulières. Les deux premiers siècles de notre ère sont donc essentiellement une période de développement de ces cultes, leur acmé se situant plutôt au début du IIIe siècle, avec les Sévères, et au IVe siècle. En effet, c'est à cette époque que les catégories supérieures sont touchées, au moment où le christianisme progresse à grands pas, et où les cultes égyptiens constituent un véritable contre-feu à son expansion. Malgré leur interdiction à la fin du IVe siècle par Théodose, les cultes égyptiens subsistent encore au Ve, à Rome. En Égypte même, à Philae, on conserve quelques traces de culte au VIe : le culte d'Isis est interdit en 535 par Justinien, et quelques réminiscences subsistent encore longtemps.

Enfin, contrairement à ce que pensait Toutain[1], ce n'est pas qu'à Rome ou en Italie que ces cultes se sont répandus puisque nombre d'objets égyptiens, dont beaucoup sont à mettre en relation avec des croyances et des cultes, ont été retrouvés que ce soit en Afrique du Nord, en Espagne, en Bretagne et en Gaule (synthèse en cours par le

1. J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, t. 2, p. 5-34, 1911, repris par G. Heuten, « La diffusion des cultes égyptiens en Occident », *RHR*, 1931, p. 409-416.

professeur J. Leclant), en particulier dans la vallée du Rhône[1], mais aussi dans tout le bassin oriental de la Méditerranée.

Bibliographie

Outre les auteurs anciens comme Apulée, Sénèque, Porphyre, Tibulle ou Juvénal, accessibles dans la Collection des Universités de France, on consultera :

- CUMONT F., *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929.
- DUNAND F., *Isis, mère des dieux*, Paris, 2000.
- LECLANT J., *s.v.* « isiaques (cultes) », in *Dictionnaire des mythologies*, dir. Y. Bonnefoy, t. 1, p. 587-593, Paris, 1981.
- LECLANT J., CLERC G., *s.v.* « Anubis », *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* (*LIMC*), I.1, 1981, p. 862-873 et I.2, p. 688-696.
- LECLANT J., CLERC G., *s.v.* « Sérapis », *LIMC*, VII.1, 1994, p. 666-692 et VII.2, p. 504-518.
- LECLANT J., CLERC G., *s.v.* « Osiris » et « Osiris Kanopos », *LIMC*, VII.1, 1994, p. 106-131 et VII.2, p. 79-91.
- LE GLAY M., *La religion romaine*, U2, Paris, 1974.
- MALAISE M., « Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie », *Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain,* EPRO, 21, Leyde, 1972.
- MALAISE M., *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, EPRO, 22, Leyde, 1972.
- MALAISE M., « Documents nouveaux et points de vue récents sur les cultes isiaques en Italie », *Hommages à M.J. Vermaseren*, EPRO, 68.2, Leyde, 1978.
- MALAISE M., « Contenu et effets de l'initiation isiaque », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p. 483-498.
- MALAISE M., « La diffusion des cultes égyptiens dans les provinces européennes de l'Empire romain », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 17.3, 1984, p. 1615-1691.
- ROULLET A., « The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome », *EPRO*, 20, Leyde, 1972.
- TRAN TAM TINH V., *s.v.* « Harpocrate », *LIMC*, IV.1, 1988, p. 415-455 et IV.2, p. 246-266.
- TRAN TAM TINH V., *s.v.* « Isis », *LIMC*, V.1, 1990, p. 761-795 et V.2, p. 501-526.
- TURCAN R., *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, 1989.
- TURCAN R., *Rome et ses dieux*, coll. La vie quotidienne, Paris, 1998.

1. R. Turcan, « Les religions orientales en Gaule narbonnaise et dans la vallée du Rhône », *ANRW*, II, 18.1, 1986, p. 456-518, et plus récemment J.-L. Podvin, « Nouvelles lampes égyptisantes de la vallée du Rhône », *Revue archéologique*, 1999 / 1, p. 79-88.

Achevé d'imprimer en septembre 2001
sur les presses de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'imprimeur : 012220
Dépôt légal : septembre 2001

Imprimé en France